

Amélie LOUIS

Le miroir de nos ambitions contraires

ROMAN



Amélie Louis

Le Miroir de nos ambitions contraires

© Amélie Louis, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1868-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Samedi

« Lorsqu'on se trouve face à un tigre, inutile de raisonner trop longtemps, il faut vite choisir entre le combat et la fuite. »

Lao She

Lucy balança son sac de voyage dans la chambre. Le choc mat sur le parquet résonna comme une protestation. Cet auxiliaire fidèle – un modèle robuste en cuir marron qu'elle élimait depuis la fac – avait été témoin d'un millier de souvenirs : des amours, des peines, des combats, des rêves, des solitudes surtout.

« J'étouffe », lâcha-t-elle en arrachant l'écharpe rose poudré offerte par sa mère à Noël. Ce début mars affichait déjà quinze degrés sous le ciel dégagé de Perpignan. Elle se débarrassa du cachemire sur le coffre en manguier, comme si son geste sec pouvait alléger le poids de l'agacement qui lui oppressait la poitrine.

La pièce sentait fort l'encaustique, récente ardeur de la femme de ménage. Tout y était intact, figé depuis son adolescence : murs blancs, parquet blond, touches orientales de l'armoire sculptée et de la malle exotique posée sur un tapis rouge. Rien ne changeait jamais dans cette maison.

Jaune, vert, rouge, bleu... Elle s'approcha de l'affiche d'une exposition de Joan Miro, vague souvenir d'enfance. Un sourire : image fugace d'heures hypnotiques à imiter le peintre – crayons courant sur son carnet de croquis, blottie sous la couette avant d'être emportée par le sommeil.

Elle était encore abrutie par la conduite. Bourges, Clermont-Ferrand, Millau... Sept heures d'autoroute depuis Amboise seule avec sa colère. Ses épaules étaient douloureuses, sa mâchoire encore crispée par la tension sourde, maîtrisée, qui la rongerait sans jamais éclater. Encore une fois, elle s'était pliée au rituel imposé de l'anniversaire maternel. Encore une fois, elle avait obéi, incapable de dire non.

Longtemps, elle s'était crue docile par nature, étrangère à toute forme d'emportement. Elle trouvait la démonstration de mauvaise humeur inélégante et affirmait comme une supériorité : « je ne connais pas la colère ». De thérapie chez son psy en pratiques de médiation, elle était entrée au contact de ses émotions et avait découvert que cette posture n'était qu'un masque, un camouflage pour ne pas déranger.

Dès l'enfance, elle s'était convaincue que l'affection de sa mère était conditionnelle. Il fallait adopter les codes, ne jamais troubler l'équilibre fragile du foyer. Elle avait intériorisé cette règle avec application : un écart, une plainte, une maladie inopportune, une demande exprimée, et elle risquait d'être rejetée. Alors, elle avait tout contenu, surtout la mauvaise humeur, si disgracieuse pour une fille.

Vouloir plaire, quelle dépense d'énergie ! Et quand on met autant d'énergie

pour plaire à sa mère qu'on en met à ne pas lui ressembler...

Adolescente, elle ne comprenait pas la brûlure qui l'étreignait quand sa sœur – un an de plus qu'elle – haussait le ton, revendiquait, trépignait. Elle qui s'appliquait à ne jamais déranger ou déplaire, regardait cette audace avec stupeur, envahie de pensées ambivalentes. Une partie d'elle avait honte de ce comportement indécent, une autre partie était envieuse, presque fascinée.

Désormais, elle reconnaissait les bourrasques qui la cueillaient par surprise. Elle avait d'abord dû faire le deuil de son identité ancienne de « gentille ». Elle s'accordait enfin la permission de ressentir cette brusque montée de tension qui pouvait se transformer en feu dévorant. La pression montait, proche de l'explosion... Mais rien. Comme si un barrage invisible retenait tout au dernier moment. Alors, une vague de tristesse s'abattait. Un besoin compulsif de sucre pour se reconforter, de préférence des bonbons gélifiés de couleur vive. Elle se sentait alors comme une marionnette dont on aurait sectionné les fils, prostrée, mais vibrante d'un tumulte intérieur qu'elle ne savait pas exprimer.

Enfin, demain, elle reverrait Céline, sa sœur de cœur, et cela réparerait tout. Elle l'avait rencontrée un jour de pluie battante, dans un hall de gare qui sentait le chien mouillé et l'huile mécanique. Train annulé. Une nuit qui se profile dans le froid et l'humidité. Elle se sentait moche et elle était épuisée, au retour d'un week-end d'errance. Recroquevillée sur un banc, les bras autour des genoux, elle gardait la tête enfouie pour cacher ses larmes. Une jeune-femme au chignon flou, en robe bariolée et blouson de cuir, un parapluie dégoulinant à la main, s'assit à côté d'elle.

— Ah ben voilà, j'me disais bien que ça pleurait à l'intérieur d'un nuage.

Lucy avait levé les yeux, déconcertée. L'inconnue lui avait tendu un énorme sachet de dragibus.

— Tu veux parler ou tu veux juste qu'on reste là, à rien dire, comme deux plantes en pot ?

Elles étaient restées là quarante minutes. Sans parler. Les bonbons avaient disparu, un à un. Puis Céline s'était levée et avait dit, simplement :

— Je vais voir s'il y a un bar sympa dans le coin. Je reviens.

Lucy avait fait oui de la tête.

— Au fait, je m'appelle Céline. T'as une tronche à préférer les silences choisis aux phrases inutiles. On va bien s'entendre.

Et elles s'étaient entendues. Le début d'un coup de foudre amical qui durait depuis sept ans.

Malgré la perspective de ces retrouvailles, elle avait quitté Amboise à contrecœur, en plein milieu d'une série de toiles intitulée « Voyages ». Elle se revit fermant la porte de l'immeuble au petit jour, abandonnant son appartement, son atelier de peinture sous le puits de lumière où s'installait le soleil du matin et ses flâneries en bord de Loire. Sur la place, les chalands du marché bio s'installaient. Elle avait eu une envie de pommes pour la route et allait traverser quand... *Amadeo !* Son cœur avait bondi. *Mais qu'est-ce qu'il fait ici ?*

Quinze jours plus tôt, elle l'avait rencontré à un vernissage. Ce soir-là, elle rayonnait dans une combinaison pantalon dont le tissu fluide violine sublimait ses cheveux blonds. Il lui avait tendu une coupe alors qu'elle admirait une peinture abstraite nommée *Blue Rain*. Amadeo était danseur, avait-il dit, et tenait une école à l'autre bout de la ville. Mais ce matin, elle arborait un pull bouloché et un chignon improbable. Quand elle l'avait aperçu, elle s'était jetée derrière les poubelles. Elle qui savait sourire avec assurance et discuter d'art en sirotant du champagne, voilà qu'elle se planquait derrière des déchets organiques malodorants. *Pathétique !*

Elle quitta son blouson qu'elle balança rageusement sur le lit en marmonnant : « Assume-toi, bon sang ! Plus de plongée dans les poubelles ! Plus de simulacre de vie familiale ! Arrête les fuites. Arrête les compromis. »

La vie de famille... Deux fois par an, à Noël et pour l'anniversaire de sa mère, Lucy retrouvait sa sœur aînée, Tamara, dans cette maison du centre de Perpignan où elles avaient grandi. Elle aurait aimé une tribu bruyante, un joyeux capharnaüm où l'on se retrouve sur un coup de tête entre rires et étreintes spontanées. À la place, elle jouait à intervalles réguliers, ce rituel millimétré, un film usé dont elle connaissait chaque réplique.

Le scénario était intangible. Quelques semaines avant, Tamara proposait un cadeau commun — un objet d'art déniché en voyage ou lors d'une exposition. Lucy acceptait, envoyait son écot et laissait sa sœur briller. Ce n'est pas que Tamara chérissait plus qu'elle la liturgie maternelle, mais choisir, acheter et offrir le cadeau sous leurs deux noms soulignait son statut : l'aînée irréprochable qui veille sur tout.

Seule, dans ce lieu confident de son enfance, Lucy aurait aimé se poser dans le grand salon ouvert sur la terrasse ensoleillée. Lovée dans le canapé crème, elle aurait contemplé l'olivier et laissé son esprit vagabonder. Mais impossible avec sa mère, omnipotente et bavarde. Eliane — pardon Léa, comme elle exigeait d'être nommée — réagissait à tout, commentait tout, existait partout. L'esquive était devenue un art chez Lucy.

Ce soir, elle espérait seulement que Tamara arriverait à l'heure annoncée, juste pour éviter l'attente et le désœuvrement qui alimentent les joutes inutiles. Mais un imprévu allait chambouler le programme.

— On devrait partir, non ? cria sa mère depuis le bas de l'escalier.

Lucy soupira, mais ne répondit pas.

— Avec les embouteillages... Et le temps de se garer !

— Elle arrive à dix-sept heures, maman. Il est seize heures. Nous en avons pour un quart d'heure. Tu préfères attendre dans la cohue des chariots à bagages ?

— Mieux vaut l'attendre là-bas que rater son arrivée.

Lucy dégringola l'escalier, prête à répliquer que le temps de madame la grande avocate d'affaires, bientôt madame la ministre, était assurément si important... La sonnerie du téléphone coupa court à l'échange. Léa décrocha et activa le haut-parleur, voix enjouée.

— Tamara !

— J'appelle depuis Orly. Je ne peux pas venir. Il restait une place sur un vol pour Agadir, je pars aux Orangers.

— Tamara ! Que se passe-t-il ?

— Maman, écoute-moi et ne m'interromps pas. Un journaliste vient de m'avertir d'un scandale financier imminent. Il pourrait m'éclabousser. J'ai besoin de m'isoler quelques jours pour réfléchir et élaborer une stratégie.

— Réfléchir ? Pourquoi pas ici, ma chérie ?

— Tu veux une nuée de caméras devant ta porte ? Je raccroche et j'éteins mon téléphone, je suis peut-être sur écoute.

Le combiné retomba. Léa, blême, fixait l'appareil que ses doigts serraient encore, la main transie comme un oiseau apeuré.

— Un scandale financier ?

Lucy avait détaché les syllabes avec une pensée jouissive, mais eut honte de sa jubilation devant l'air effaré de sa mère.

— Ta sœur déraisonne, elle doit être surmenée.

— Nous le saurons bientôt.

Lucy alluma la télévision. Debout devant le grand écran, elles lisaient le bandeau déroulant de la chaîne d'information : meurtre d'une étudiante, tempête en approche sur la côte bretonne, évasion d'un prisonnier lors d'un transfert. Soudain, elles eurent le souffle coupé. « Élection présidentielle : évasion de capitaux et soupçons de financement occulte pour le candidat Frédéric Normand. » L'homme que soutenait Tamara. Léa fit un pas en arrière et se laissa

tomber dans un fauteuil.

— C'est toujours la même chose en période de campagne électorale, assura Lucy. Chaque camp fabrique des cadavres à sortir du placard. Tamara sait se défendre.

Une minute de silence opaque.

— Le prochain vol pour Agadir... commença Léa.

— Maman, tu ne songes pas à la rejoindre sur un coup de tête ? Il est hors de question que tu partes au Maroc dans l'urgence avec ton insuffisance cardiaque.

— L'inaction serait beaucoup plus insupportable à mon cœur.

Léa se dirigeait déjà vers son bureau. Lucy lui emboîta le pas.

— Maman, c'est trop fatigant. Tu ne trouveras pas de vol direct, prétendit-elle. Tu vas devoir faire escale à Paris. Ce sera long. Et Tamara a dit qu'elle éteignait son portable. Comment vas-tu la joindre ? Si elle changeait d'avis et n'embarquait pas, tu te retrouverais seule à Agadir.

Léa pianotait déjà fébrilement.

— Voilà ! Il y a un vol direct demain matin à six heures quinze.

Elle commençait à renseigner son identité.

— Maman ! Que faut-il faire pour que tu renonces ?

— Alors, vas-y toi. Je serais rassurée de vous savoir ensemble.

— Ce n'est pas précisément dans mes projets.

— Oui, et de toute façon, tu n'as pas ton passeport sur toi.

— Si, justement. Ma carte d'identité est périmée et je l'ai pris pour rejoindre une amie en Espagne.

— Tu ne m'en as pas parlé. Quelle amie ?

— Tu ne la connais pas.

— Enfin, peu importe. Avec ton aérophobie, tu ne prends jamais l'avion.

— Non, non et non, maman ! Tu ne vas pas te jeter à la poursuite de Tamara, et moi non plus. C'est une grande personne.

Léa continuait de remplir le formulaire en ligne. Lucy soupira. Elle savait qu'elle avait perdu la partie une fois de plus et qu'elle allait se soumettre à l'injonction implicite de sa mère.

— Bon, tu as gagné. Laisse-moi ce clavier, je réserve le vol pour demain matin.

Elle fixa l'écran. Elle aurait pu encore refuser, mais ses doigts bougèrent tout seuls.

— Je vais te payer ton billet et un taxi. Ce serait idiot de te ruiner en stationnement, non ?

Sa mère fourrageait dans son sac à main, en quête d'une carte de crédit. Lucy sentit gonfler dans son ventre la boule familière, sensation de s'être laissé manipuler. Une partie d'elle se résignait à être la fille sage pour se sentir approuvée, l'autre ricanait de se trouver minable.

Elle sortit sur la terrasse pour annoncer à son amie qu'elle ne la rejoindrait pas dans son nouveau lieu de vie à Rosas, petite ville de Catalogne. Elle éprouva la déception de Céline au silence qui suivit. Elles avaient rêvé de ces retrouvailles dans la douce lumière hors saison.

Adieu les couchers de soleil sur la Méditerranée, les promenades pieds nus au bord des vagues, les silences, les confidences, les rires et les photos souvenirs.

Lucy serra les mâchoires. Non, elle n'avait pas présenté sa meilleure amie à sa mère. Elle ne l'avait pas même évoquée. Depuis dix ans, elle avait renoncé à faire entrer quiconque de précieux dans cette maison. Elle ne comprenait pas pourquoi sa mère supportait si mal qu'elle tisse des liens. Pourquoi toute marque d'attachement à quelqu'un d'autre la rendait si féroce.

Léa avait gâché tant d'anniversaires, tant de retrouvailles.

Dès qu'une personne comptait pour sa fille, elle changeait de ton, de regard. Elle monopolisait l'attention, débitait ses malaises, ses petits drames, ses blessures anciennes. Puis, subtilement, elle attaquait Lucy. Des remarques acides, de fausses anecdotes humiliantes qui faisaient rire jaune ou gelaient la table. Lucy, honteuse, se figeait, tétanisée comme un lapin dans les phares. Un silence pesant s'abattait. Ses amis baissaient les yeux, le nez dans l'assiette.

En rentrant, une fulgurante envie de jeter l'ordinateur de sa mère par la fenêtre la traversa. Elle prit une profonde inspiration. Sa voix s'étrangla.

— On n'a plus besoin du restaurant, tu peux annuler.

Elle regarda sa mère s'éloigner, silhouette gracile en jean et ballerines, cheveux courts châtain clair, une mèche blanche sur le côté gauche. Elle détesta son aisance, son féminisme qui portait au pinacle Gabriel Chanel et Françoise Sagan pour avoir envoyé aux orties tout ce qui contraignait les femmes, coupé leurs cheveux et affirmé leur sexualité.

Elle se dirigea vers le bar, se servit un rhum arrangé à l'ananas et ressortit sur la terrasse. Une fois de plus, elle avait capitulé. À moins qu'elle trouve enfin le courage de dire non.

Elle avait envie de hurler. La première gorgée lui brûla la gorge. La seconde propagea une énergie indocile dans ses membres. Elle se mit à déambuler parmi les orangers et les citronniers en pots en sirotant à petits traits. Elle avait dit oui